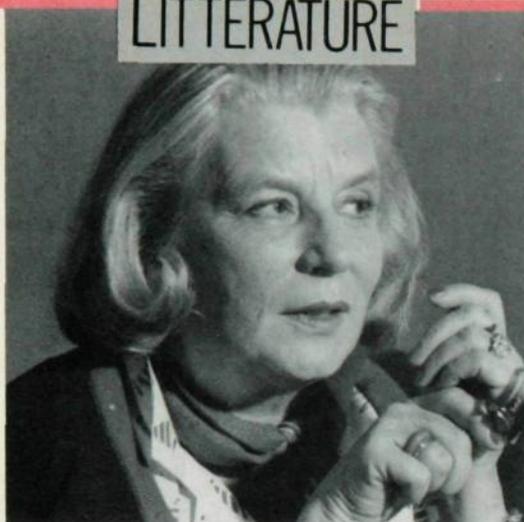


Le passé infini de Flora Groult



Furtive Flora

Est-ce un hasard si Flora et Benoîte Groult n'ont engendré que des filles ? La saga des Groult suit une lignée de femmes, de la mère avant-gardiste aux deux filles, pareillement souveraines mais dans l'écriture, aux cinq petites-filles et à l'arrière-petite-fille Zoé. On peut presque parler de parthénogenèse !...

De Flora et Benoîte, on sait qu'elles écrivent, qu'elles sont féministes et fort différentes. L'une, Flora, plus intérieure et insinuante, plus « yin », et l'autre, Benoîte, plus coupante et directe, plus « yang ». Elles se rejoignent dans leurs sources, leur humour et leur sérénité quasi subversive. Elles nous plaisent et nous ravissent toutes deux et dans ce « nous », il y a des millions de lectrices et de lecteurs.

En janvier dernier, LVR publiait une entrevue avec Benoîte. En mars, Flora était de passage à Montréal avec son dernier livre, Le Passé infini.

par **Hélène Pedneault**

Hélène Pedneault : *Flora Groult, peut-on faire une entrevue avec vous sans parler de votre soeur Benoîte ?...*

Flora Groult : C'est souhaitable ! Benoîte et moi sommes les soeurs les plus unies, les plus «sororelles» qui soient, mais nous en avons un peu marre qu'on nous parle de l'autre à chaque entrevue : parce que nous nous parlons beaucoup, nous habitons l'une au-dessus de l'autre à Paris, et en plus, dans le Midi, on trouve le moyen d'être encore très proches. Mais nous sentons que nous sommes des écrivaines autonomes et que nous n'avons

pas besoin d'être perpétuellement comparées. D'ailleurs, nous ne sommes pas comparables, même si nous avons écrit trois livres ensemble.

HP : *Vous parlez souvent de cette complicité que vous avez avec les femmes, que vous vivez avec votre soeur d'abord, avec vos filles...*

FG : Dans notre milieu familial, nous avons vécu un matriarcat consentant et joyeux. Ma mère était une féministe avant la lettre, elle s'est libérée avec une force vive admirable. Elle était une jeune fille bourgeoise qui n'était pas destinée à faire

autre chose qu'être la femme d'un homme. Et elle a été la femme d'un métier, d'une existence, une femme d'aventure et de variété. Elle nous a élevées comme ça. On a été féministes comme on boit du lait !

HP : *Cette mère différente n'était pas un poids pour vous ?*

FG : Non, je l'admirais. Toutes les «pauvres autres» n'avaient pas ma mère ! Elle avait des chapeaux à plumes, des ongles très rouges, elle sentait bon, elle aimait la séduction, elle était impérative, active et pleine d'invention dans la vie quotidienne.

Je n'en ai pas souffert du tout, j'en ai bénéficié. Et mes filles, je crois, en bénéficient maintenant. *Le passé infini* est dédié à Zoé qui est la fille de ma fille : le matriarcat continue. Zoé piétinait dans le jardin au-dessus duquel je travaillais mon livre, et j'entendais ses cris et ses chansons. Sa présence humaine – pour tout vous dire – me dérangeait énormément. Je l'aime, mais j'aurais préféré qu'elle ne sautille pas et qu'elle ne me rappelle pas à l'ordre de ma «grand-maternité», cette autre vie que ma vie de travail. Alors je considérais que je lui devais bien cette dédicace !

HP : Et cette «grand-maternité», comment l'avez-vous vécue quand elle est arrivée ?

FG : C'est drôle à dire, mais je pensais surtout à ma fille Colombe qui vivait les mêmes expériences que moi.

HP : Cela ne vous a pas amenée dans une réflexion un peu sombre sur l'âge, la peur de vieillir ?

FG : Je ne pense pas à l'âge, je pense à la mort parce que ça m'ennuie de ne plus vivre. Vieillir, c'est normal : c'est complètement vain de dépenser son énergie à regretter l'inévitable. Je sais que c'est mieux d'avoir 25 ans si mon souvenir est bon. Mais si j'avais 25 ans, je n'aurais pas mes filles avec qui j'ai tant de plaisir à parler. Je n'écrivais pas encore à 25 ans, alors que j'aime écrire. Moi j'aime vivre plutôt qu'être jeune.

HP : Par votre mari, vous vivez dans le monde de la diplomatie. Rencontrez-vous dans ce milieu des femmes avec qui vous pouvez être complice ?

FG : Vous savez, il y a des femmes très bien dans tous les milieux. Je rencontre des femmes très courageuses parce qu'elles assument un métier non reconnu : femme de diplomate. Ce n'est pas un métier défini, et pourtant elles travaillent à temps plein et ont énormément de responsabilités. Il y a des complexités que les femmes savent très bien entretenir et développer dans n'importe quel milieu. Les femmes sont des amies facilement, sans effort. Ce n'est pas vrai qu'elles sont opposées les unes aux autres par tradition. Les femmes sont vaillantes, elles ont beaucoup de cordes à leur arc. Vous savez, c'est comme quand on fait confiance à quelqu'un : moi je fais confiance à une espèce.

HP : Quand vous n'écrivez pas, vous dessinez. Avez-vous fait un choix réel entre le dessin et l'écriture ?

FG : J'ai commencé ma vie en pensant que je serais peintre, dessinatrice ou décoratrice, parce que toutes ces choses faisaient partie du climat familial. Donc j'ai été à l'École des arts décoratifs. Mais je suis entrée en littérature d'une façon plus professionnelle, alors l'écrit est devenu mon véritable emploi et le dessin, mon violon

d'Ingres. Mais j'ai fait les dessins d'un livre pour enfants dont Benoîte a fait le texte et je me suis bien amusée.

HP : La peintre Marie Laurencin fait partie de votre parenté, je crois...

FG : Ce n'était pas tout à fait notre parenté mais une très grande amie de ma mère. Elle a été la marraine de ma soeur, et puis elle m'a «annexée» parce que je n'avais pas de marraine. C'est un personnage qui a traversé notre vie de façon très «charmeresque» ! Elle avait beaucoup de talent, elle écrivait très bien mais elle n'a jamais publié. Elle écrivait des lettres très brèves mais pleines d'émotion et de poésie, même si c'était de toutes petites lettres. J'en ai encadré quelques-unes chez moi. Ça, c'est le côté inconnu du personnage.

HP : Dans *Le passé infini* vous dites : «Je n'ai jamais fait partie à bloc de la Corporation» en parlant du féminisme, et quelques lignes plus loin, vous dites : «Je trouve ça rudement simple la vie sans vous» en parlant des hommes. N'est-ce pas une contradiction ?

FG : C'est mon personnage d'Iris qui dit ça. J'ai décrit une femme qui a commencé sa vie dans la plus pure tradition de la «féminité» : elle plonge dans l'amour comme on tombe dans un puits. La passion est un élément qui lui est familier d'avance, elle a envie d'aimer et de se dévouer. Trop. Elle ne fait pas du tout partie de la «Corporation» parce qu'elle ne sait même pas qu'elle existe. En ce sens, ce n'est pas du tout moi parce que j'étais plus consciente.

Vous savez, c'est comme quand on fait confiance à quelqu'un : moi, je fais confiance à une espèce.

Elle n'a pas été une combattante, mais elle a eu un cheminement très révélateur qui l'a menée à une libération véritable de sa personnalité, à une expression d'elle-même. Et elle est sereine. Elle aime le passé infini, et elle est très heureuse de regarder les choses telles qu'elles ont été. Il n'y a pas d'animosité dans ce couple rompu, pas d'amertume inutile.

HP : Êtes-vous une femme sereine ?

FG : Je crois que j'ai le goût de la vie, et c'est ça qui fait la sérénité. J'aime ma vie.

HP : Avez-vous confiance en vous ?

FG : La confiance n'est pas un nénuphar ! Elle ne se dédouble pas comme le nénuphar qui triple son volume en quelques jours. Je n'ai fait aucun progrès, à chaque fois je recommence à zéro. J'ai un tout petit nénuphar...

HP : Vous avez déjà dit que vous paieriez pour écrire. La majorité des écrivain-e-s pourtant se plaignent plutôt de la douleur d'écrire...

FG : C'est Giono qui disait ça et je l'ai repris. J'ai écrit pour mon plaisir à partir de 10, 11 ans ; mon premier livre, *Le journal à quatre mains*, je l'ai écrit avec ma soeur : c'était un livre plein de souvenirs,

J'ai commencé à souffrir les affres de l'écrivain quand il a été publié. Et depuis, oui, j'ai les angoisses de l'écrivain, mais c'est quand même pour moi le plus beau métier du monde. J'écrirais pour rien, même si je n'écrivais pas de livres ; j'écrirais pour me consoler...

HP : Où prenez-vous vos histoires ? Avez-vous des modèles ?

FG : Dans ma tête et aussi dans la vie. Je ne découpe jamais sur un pointillé, mais tout le temps je suis assaillie par de petites sensations. J'ai été très frappée un jour en lisant le journal d'Henry James : il dit à toutes les pages, «une bonne idée pour une nouvelle». Il est tellement obsédé par la littérature que pour lui tout est nouvelle. Comme Cézanne pour qui tout était pomme dans sa période pomme. Sans atteindre ces degrés, je pense que quand on écrit, on écrit tout le temps, même si on vient de finir un livre.

HP : Quel sorte de couple formez-vous avec votre mari ? C'est votre deuxième couple, je crois...

FG : C'est à l'opposé du premier. Mon mari est un intellectuel et un original sans le savoir, il a une culture très ample et très profonde. Il a à peu près évité tous les défauts des hommes normaux ! Il n'impose rien, n'a aucun désir de domination, n'exige rien et vous regarde comme une personne à part entière. J'ai énormément d'estime pour ce compagnon, cet ami qui représente tout ce que j'aime dans les

relations homme/femme : l'amitié qui peut aussi être doublée de passion et d'intensité, la générosité, la libéralité des comportements. Je trouve ça délicieux et presque nouveau...

HP : Quels sont les écrivain-e-s que vous lisez ?

FG : J'aime les écrivains et les écrivaines intimistes : Katherine Mansfield, Virginia Woolf, ces écrivaines anglaises qui ont tant de finesse et une touche légère. J'adore Simone de Beauvoir. Je consacre beaucoup de temps et d'énergie à lire des poètes : Apollinaire, de Nerval, Verlaine, Rimbaud, Beaudelaire... Je lis beaucoup. Je relis, *Candide* par exemple. J'adore les journaux intimes, les biographies, comme tous les intimistes. Particulièrement le journal de Jules Renard.

HP : La vie des autres vous intéresse à ce point ?

FG : J'aime leurs impressions, leurs sensations, leurs émotions, tout ce qui est caché. J'aime le furtif. **FIN**

Le passé infini, Flora Groult, Ed. Flammarion, Paris, 1984, 262 pages, 15, 25 \$.